

puissiez pas la quitter et que vous soyez en quelque sorte sa providence.

Taché. — Que son saint nom soit béni ! Maintenant, Révérend Père Supérieur, il est temps de me retirer. Je vous remercie bien cordialement de vos bonnes paroles. Elles m'ont encouragé et fortifié. Elles auront le même effet, je l'espère, sur le cœur de ma mère, à qui je me ferai un devoir de les transmettre. Adieu, bon Père Supérieur.

R. P. Guigues. — Au revoir, mon cher enfant. Si vous désirez revenir causer avec moi, je serai à votre disposition.

Taché. — Merci, Révérend Père Supérieur. (Il sort.)

3^e SCÈNE.

R. P. Guigues seul.

R. P. Guigues. — Qu'il m'est pénible de ne pouvoir ouvrir les portes de notre communauté à cet enfant si sage, si bien doué, si bien disposé ! O mon Dieu, envoyez-lui un protecteur !

3^e ACTE.

1^{re} SCÈNE.

(Chez M. le pharmacien Léonard.)

M. Léonard et Léonard (Louis).

(M. Léonard, assis à son bureau, lit un journal.)

Léonard (entre). — Mon père, je désire encore vous demander une faveur. Êtes-vous disposé à m'écouter ?

M. Léonard. — Est-ce que je ne le suis pas toujours ?

Léonard. — Et à me l'accorder ?

M. Léonard. — Je n'ai pas l'habitude de te refuser ce qui est raisonnable. Parle. Que me veux-tu ?

Léonard (timidement). — Ce que je veux ? vous le savez bien.

M. Léonard. — Comment, viens-tu encore me demander de te permettre d'entrer chez les Oblats ? Étrange idée vraiment !

Léonard. — Eh bien ! oui, mon père, et cette fois je me présente avec plus de confiance et d'espoir que jamais.

M. Léonard. — Inutile, mon enfant. Quant à cela, tu dois le savoir, ma détermination est prise.

Léonard. — Mais, cette détermination, ne pouvez-vous pas la changer ?

M. Léonard. — Jamais ! Je ne suis pas une vieille femme pour me laisser émuovoir par les caprices d'un enfant.

Léonard. — Vous ne voulez donc pas voir dans mon projet autre chose que du caprice ?